U d'/of OTTAWA
39003003507653

A J. Charles-Brun,
En sympathie et en admiration fraternelle

Armand Praviel
Mars 1901.

799-10-16

Poèmes mystiques

MAI 9 1973

ARMAND PRAVIEL

Poèmes mystiques

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Université d'Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

PQ
2631
.R26P6
1900

http://www.archive.org/details/pomesmystiques00prav

A ma Mère

Si, lisant mon œuvre, on s'arrête
Quelquefois, et l'on dit : « C'est bien ! »
Je m'écrierai, le cœur en fête :
« Mère, à toi l'honneur en revient !

L'Amour du Beau, la sainte Flamme,
La Bonté, le Savoir, la Foi,
C'est toi qui les mis en mon âme...
— Et le Mal ne vient que de moi. »

Mars 1900.

A. P.

Moi que séduit encor, au siècle finissant,
La Gloire et la Beauté de la Foi Catholique,
Et qui garde en mon cœur, ainsi qu'une relique,
Le nom du Tout-Puissant ;

Moi qui, dans les splendeurs des vitraux pleins de flammes,
Dans l'essor des parfums pieux des encensoirs,
Sens, vibrante du vol des mystiques Espoirs,
S'épanouir mon Ame ;

Moi qui crois fermement que le Ciboire d'or,
Tranquille, reposant au fond du Tabernacle
Contient, par le pouvoir d'un éternel Miracle,
Le Vainqueur de la Mort ;

Je voudrais, pour les maux sans nombre offrant des baumes,
Faire chanter, auprès des humaines douleurs,
Les orgues unissant l'ivresse avec les pleurs,
Et répondant aux psaumes.

Car il faut, pour tous ceux que tourmente la Faim,
Pour les Rêveurs creusant leurs profondes pensées,
Pour les chercheurs sans but, pour les Ames blessées,
Un Guérisseur divin ;

Et c'est dans le Mystère et l'Ombre des Eglises
Qu'il faut aller chercher la Paix et le Repos,
En songeant au Seigneur, le soir, sous les arceaux
Aux lignes indécises...

— Dans l'effeuillaison gaie ou triste, tour à tour,
Des Rythmes solennels et des vieilles Prières,
L'Ame monte vers Dieu, par des flots de lumières,
Dans un spasme d'Amour !...

I

Les Rêves

Quand même !

A mon ami J. R. de Brousse.

Quand même, par delà les voiles d'ici-bas,
Nous ne trouverions point le Paradis céleste ;
Quand même il mentirait, cet immuable geste
Des Clochers, vers un ciel qui n'existerait pas ;

J'aurai du moins vécu, désireux du Trépas,
Travailleur obstiné pour faire œuvre qui reste,
Et, la lutte du siècle étant pour moi funeste,
Loin des sentiers impurs j'aurai porté mes pas !

J'aurai rêvé, près des Autels tout blancs de cierges,
Ces fresques de jadis où vont Martyrs et Vierges,
Dont les tons par l'encens furent atténués ;

Et j'aurai dit des vers aux rimes argentines,
Pieux, — comme ces vols d'Anges asexués
Sur le ciel d'or des mosaïques byzantines...

Sanctuaire

Au poète mystique GABRIEL DUCOS.

Dans la rosace il flambe encor des fleurs dorées.

Le grand orgue s'est tu dans la brume du soir ;
Et le Prêtre, incliné sur les dalles sacrées,
Prie en un je ne sais quel parfum d'encensoir.

Le grand orgue s'est tu dans la brume du soir.
Tout s'endort. Le silence a déployé ses ailes,
Au sein d'un je ne sais quel parfum d'encensoir,
Qui flotte en la stupeur des ombres solennelles.

Tout s'endort. Le silence a déployé ses ailes
Sous les arceaux muets montant d'un jet puissant ;
Et, parmi la stupeur des ombres solennelles,
La lampe tremblotante a des reflets de sang.

Sous les arceaux muets, montant d'un jet puissant,
La Nuit tombe, étendue en lourdes draperies.
La lampe tremblotante et ses reflets de sang
Eclairent seuls la Route au chastes Rêveries.

La Nuit tombe, étendue en lourdes draperies
Qui s'accrochent aux noirs chapiteaux des piliers ;
On entend frissonner les chastes Rêveries,
En paix, libres enfin des Désirs oubliés.

— Là, quand la Nuit s'enlace aux faîtes des piliers,
J'aime à venir, tremblant ; et mon cœur qui se brise
Et saigne en ravivant les Désirs oubliés,
Redevient calme dans la splendeur de l'Eglise.

Et j'y reviens souvent, lorsque mon cœur se brise,
Quand le Doute m'emplit l'Ame de rêves fous,
Et, dans la solitude auguste de l'Eglise,
Je retrouve la paix en ployant les genoux.

Vous que le Doute trouble avec ses Rêves fous,
Venez vous incliner sur les dalles sacrées...
Vous trouverez la paix en ployant les genoux.

Dans la rosace il flambe encor des fleurs dorées...

SONNETS D'AUTOMNE

A mon ami JOSEPH AUBÈS.

I

Le Bois

Voici : de toutes parts il fuse des troncs d'arbres
Qu'a desséchés le vent aigre des premiers froids ;
Et, sur un pâle azur, ils montent à la fois,
— Troupe d'ascètes qu'extasie un songe vague.

Une brume bleuit les lointains qui s'effacent.
Et le tableau que la saison transfigura
Ne semble plus un paysage d'ici-bas,
Un bois quelconque dépouillé de son feuillage,

Mais quelque Eglise d'Au-delà, du Paradis,
Depuis ses tapis d'or, par l'Automne jaunis,
Jusqu'à ses voûtes aux nervures irréelles,

Quelque Eglise de rêve achevée en forêt,
Eglise sans autels, où l'on s'égarerait
A travers des piliers sans nombre, droits et grêles...

II

La Lune

Minuit. Le clair de lune enveloppe le Parc ;
C'est un moutonnement de frondaisons dorées,
Fantastiques, ayant perdu depuis des soirs
L'ordinaire aspect des choses accoutumées.

Mais, en fixant des yeux attentifs, on croit voir
Un étrange océan aux étranges marées
Dont une Fée, avec un magique regard,
Aurait rendu soudain les eaux pétrifiées !

— Or, trouvant le Prodige et nuisible et sans but,
Quelque vieil Alchimiste, amoureux des Ecus,
Aurait mué cet Océan très inutile

En un bloc d'or énorme et fou, Roi des Lingots,
— En laissant les petits détails de l'entreprise
Aux Gnomes, travailleurs occultes des Métaux.

III

L'Etang

Au fond, très loin. — Parmi le suprême décor,
Laissons-nous doucement bercer par le Poème
Que chuchotent, avec la langue du mystère
L'Etang silencieux et les grands Arbres d'or.

Voici l'heure propice aux Aimés qui sont morts !
Voici les pleurs magnifiés en Chrysanthèmes !
— Sous les cieux apâlis, des silhouettes chères,
Triomphantes des jours, apparaissent encor.

Des Fantômes aux gestes flous, aux draperies
Faites avec le blanc laineux des Rêveries,
Mélancoliquement tremblotent sur les Eaux...

Dans la brume du soir nos Défunts nous regardent,
Et l'Immortalité jaillit hors des Tombeaux...

— Dans le lointain — on ne sait où — vibrent des Harpes.

Ahasvérus

A Marc Legrand.

Courbé sous l'Anathème éternel, sans espoir,
A travers monts et vaux, il allait à toute heure,
Du Soir jusqu'au Matin, et de l'Aurore au Soir.

Il savait que la Mort pour lui n'était qu'un leurre,
Et les soleils couchants lui disaient que la Fin
N'est qu'un fantôme en vain demandé par qui pleure ;

Car la Nuit s'enfuyait ; il revoyait enfin
Le Renouveau monter à l'azur dans les flammes,
Et le monde surgir encor criant la Faim.

— Lorsque, agitant aux vents leurs hautes oriflammes,
Les Vainqueurs s'enivraient d'un Espoir furieux,
Et que l'Effroi brisait les lances et les Ames,

Il se dressait soudain, profilant sur les cieux
Sa tête chauve où flamboyait une couronne
De cheveux blancs et de rayons mystérieux...

— Il marchait, que ce fut au Printemps, à l'Automne,
Dans l'Hiver revêtu de neige et de glaçons,
Ou dans l'Eté, brûlant d'un éclat monotone.

On lui faisait du mal d'innombrables façons,
Mais sous les cris, les coups, les injures, les pierres.
Il disait simplement en lui-même : « Passons » !

Et les seigneurs parfois brandissaient leurs rapières
Contre lui ; mais le fer ne blessait pas son corps
Et faisait seulement palpiter ses paupières.

— Lui que l'on poursuivait dans l'hallali des cors,
Et dont les dogues arrachaient l'habit en loque,
Au milieu d'aboiements aux furieux accords ;

Ce sombre Messager, qui venait à l'époque
Où l'Epouvante allait fondre comme un autour,
Où se cache-t-il, lui, que ce poème évoque ?

Voici longtemps que dans quelque étrange détour
Il a porté ses pas de rêveur solitaire,
Après avoir cent fois du Monde fait le tour...

Sa grande ombre a laissé la face de la terre.
Dieu l'a-t-il pardonné? Qu'est-il donc devenu
Ce Pélerin maudit marchant dans le Mystère?

— Il est là-bas, au champ de glace vaste et nu,
Dans les hérissements fantastiques du Pôle,
Parmi les ice-bergs, — sépulcral et chenu.

Il attend le moment où, reprenant son rôle,
Il s'en ira, poussé par Dieu, bâton en main,
Tête nue, en haillons, et besace à l'épaule!

Ce sera l'heure où sombrera tout lendemain,
L'heure du Désespoir, du Remords inutile,
Et du dernier sursaut géant du genre humain;

Alors, on entendra l'Humanité débile,
Sentant s'évanouir ses noires cécités,
Pousser des cris d'horreur en voyant, immobile,

Le grand Vieillard debout aux portes des Cités.

Spes

A l'Ymagier-Poète Elie Clavel.

J'ai vu tous les humains, heureux et sans remord,
De la noble Chimère abandonner la croupe,
S'attabler au banquet, y boire à pleine coupe,
Et vider les tonneaux en oubliant la Mort.

Tous, il m'ont laissé, seul, pleurer, les Egoïstes !
Ils se sont dit : « Volons au but qui nous attend !
Et malheur à celui qui dans son rêve entend
L'Angelus s'égrener sur les campagnes tristes !

« A son noir chevalet mettons encore un coin,
Si le bourreau doit nous payer de ce service,
Et puis, sans distinguer le Bien d'avec le Vice,
Nous nous accroupirons sur notre or, dans un coin !

« Nous laisserons ce fou chanter l'Aube prochaine ;
Nous nous abreuverons des blêmes voluptés,
Et, la Mort terminant nos bonheurs limités,
Nous lui tendrons les bras, sans désir et sans haine ! »

— Eh bien ! malgré l'horreur de ces Doutes sans nom
Qui me tiennent le cœur de leurs griffes sanglantes,
A travers le torrent des sociétés hurlantes,
Je resterai fidèle à l'ancien gonfanon !

Je veux, après le vent de l'orage et des grêles,
Espérer les cieux clairs vibrants de chants d'oiseaux,
Et j'écoute, au milieu du bruit grondant des eaux,
L'*ave maris stella* tinter ses notes grêles ;

Et je vois, parmi les brouillards effilochés,
Le soleil triomphal qui décline et recule,
En s'enfonçant dans les rougeurs du crépuscule,
Mettre un nimbe de gloire aux flèches des clochers !

Le Missel

A Gonzague de Reynold.

I

Parfois, courbé sur l'or d'un vieux Missel gothique,
J'ai laissé mon esprit aux long rêves enclin
Humer l'obscur parfum du manuscrit mystique.

Et j'ai dressé, — le doigt posé sur le vélin —
Le Moine qui peignit les Paroles latines
Dont l'aspect seul fait disparaître le Malin,

Et j'ai revu le Cloître aux cloches argentines,
Lançant leurs clairs appels parmi l'Immensité,
Comme un troupeau bavard de jeunes conventines...

II

Moine, ton dur labeur par Dieu fut visité,
Car tu fus l'Artisan de la sainte science,
A l'heure où tout cédait au Barbare irrité ;

Dans le débordement de l'Océan immense
Roulant à flots pressés les peuples et les Rois,
Tu sus garder au cœur ta superbe Espérance ;

A l'heure des sanglots lâches, des désarrois,
A l'heure où les Césars jetaient leurs derniers râles,
Tu sus dire au vainqueur : « Pardonne ! Espère ! Crois ! »

Et ceux qui s'en venaient, cohortes triomphales,
Piller les ornements sacrés et les Autels,
Prosternèrent leurs fronts orgueilleux sur les dalles.

III

Brusquement, dans la Nuit, les flambeaux furent tels,
Que les peuples-enfants crièrent : « C'est l'Aurore ! »
Et prirent de tes mains les Livres immortels.

C'étaient les Livres-Saints où l'âme humaine adore,
Où les Prophètes, pleins du souffle ardent de Dieu,
Ont clamé dans les vents le feu qui les dévore ;

C'étaient les chants sacrés où Minerve à l'œil bleu
Guidait le sage Ulysse en ses vastes voyages,
Où Prométhée à Zeus tonnant volait le Feu...

— Et les harpes des vieux Poètes, des vieux Sages,
Vibrèrent de nouveau sous les cieux rajeunis
Que l'on fouillait avidement, comme les Mages !

IV

Ce fut l'éclosion de ces Ages bénis
Où la Croix éleva sa clarté solennelle,
Consolant les Vaincus, les Pauvres, les Bannis;

Et le Prévôt Michel, en un large coup d'aile,
Porta jusqu'aux splendeurs de l'Infini divin
La prière des Francks et leur Amour fidèle ;

Et l'on offrait la Vie à qui criait la Faim.
Et l'Ame s'inondait de clartés inouïes,
Au mystique repas fait de Pain et de Vin.

Sur leurs racines au fond du sol enfouies,
Se dressèrent soudain les temples de granit,
De leurs clochers trouant les aubes éblouies;

Et leurs flèches, le soir, noires dans le Zénith,
Sur la Lune splendide au milieu des ténèbres
Ecartelaient la croix de leur faîte bénit.

V

— Mieux que les Conquérants et les Guerriers célèbres,
Moine, dans le silence et la paix du chrétien,
Tu préparas l'Aurore après les nuits funèbres.

Loin du bruit des Cités, sublime stoïcien,
Tu gravais le Savoir dans ta froide cellule...
Je veux que mon labeur se calque sur le tien !

Dans ce siècle, où la Vie infamante pullule,
Je veut être un des partisans de l'Idéal,
Dont l'Astre hésite encore au bord du crépuscule.

Longs furent tes efforts, ô Chevalier féal
De l'Idée immortelle, et ton œuvre, minime...
Mais dans le grand Trésor tu jetas ton réal !

Dans le travail secret des homme de l'Abîme,
Des penseurs, éternels amants de la Beauté,
Je veux jeter le poids de mon obole infime...

Et Dieu m'en tiendra compte en Son Eternité.

La dernière Lune

Au Poète François Tresserre.

Ce sera dans la Nuit sans aube de la Fin
Qu'on verra se lever l'Astre apocalyptique ;
Et l'homme à sa clarté saura que tout est vain.

Sciences, longs travaux, calcul philosophique
Dans leur inanité crouleront au néant
Sous le rayonnement de la Lune tragique.

Pour tout ce qui n'est pas de Dieu, l'Astre géant
Annoncera la mort, une mort éternelle,
Un effondrement morne en l'Abîme béant.

La Foule, qui, depuis longtemps, sentait sur elle
Planer lugubrement l'Ombre sans lendemains,
Dans cet Astre verra la Vérité cruelle ;

Et ceux qui s'en venaient dans le sentier, les mains
Vides de tout ce qui fait la richesse vraie,
Frapperont de leur front les pierres des chemins.

Car le Seigneur dira : « Séparez de l'ivraie
Le bon grain, et jetez dans les foyers ardents
Ceux que le son lointain de ma Justice effraie ! »

Dans l'attente du Soir plein d'épouvantements,
— Des frissons de terreur courant sur leurs vertèbres
Ils crieront leur colère et grinceront des dents ;

Et, couchés sur le sol, dans leurs fureurs funèbres,
Ils ne voudront pas voir la lune aux yeux hagards
Dresser son disque rouge au milieu des ténèbres...

Elle terrifiera les plus calmes regards,
Car, seules, ses lueurs, de sang toutes trempées,
Déchireront la Nuit régnant de toutes parts.

— Après les vains combats, après les Epopées,
Le tumulte, les cris et les assassinats,
Le fracas des canons et le choc des Epées ;

Après le bruit sans but, les luttes des Sénats,
Les clameurs du Forum et de la populace,
Après les Austerlitz, les Sedans, les Iénas ;

Après que l'on aura longtemps tourné sur place,
La seule Fin de tout paraîtra brusquement,
Brisant le lourd sommeil de l'Humanité lasse ;

Et l'Astre, ainsi fixé sur le noir firmament,
Comme quelque blessure insondable et hagarde,
Dira que, hors celui de Dieu, tout rêve ment !

*
* *

Dans mes songes fixant les Avenirs, je garde
Cette image que vit face à face Saint-Jean,
Cette Lune — œil de Dieu courroucé qui regarde.

Quand je vois se lever par les arbres, nageant
Dans le ciel gris, brillant de doux reflets d'opale,
La Lune de nos nuits à la clarté d'argent,

Je rêve, en contemplant cette figure pâle
Qui semble posséder la suprême douceur,
A l'autre Lune, avec sa face sépulcrale !...

Et je crois voir monter parmi l'azur berceur,
Au bord de l'horizon cette Tête coupée
Qui sera de la Fin le sombre avertisseur,

Rouge, comme si dans le hideux coup d'épée
Le sang avait jailli sur le front, dans les yeux,
Tandis que, d'une main encor de sang trempée,

Un Archange la lève en l'air, par les cheveux !

II

Les Prières

Offrande

Lorsque l'église est sombre, et que l'on n'entend plus
Sous la nef, arrondie en voûtes incertaines,
Que des échos mourants, et des cloches lointaines
Au crépuscule d'or égrenant l'Angélus ;

Parfois, un mendiant furtif pousse la porte,
Comme honteux de s'introduire ainsi chez Vous,
Et devant Votre Autel scintillant, à genoux
Sur les marches, il jette un don qu'il vous apporte :

C'est une pauvre Fleur effeuillée en sa main,
Fleur laide que le Jour écrasant a meurtrie,
Et que le vagabond loqueteux a cueillie,
Poussiéreuse, dans un fossé de son chemin.

— O Maître ! Vous aimez l'Ame qui se confie ;
Vous voyez la prière et le secret désir,
Et dans l'ombre parfois Votre main vient saisir
La fleur du mendiant pour lui rendre la vie...

— Ainsi, moi, le Craintif, l'Ignorant, l'Oublieux,
Prenant mon cœur qui doute, et qui tremble et qui saigne,
— Pour que de Votre Amour ineffable il s'imprègne,

Je l'offre à Votre Cœur miséricordieux !...

Manibus date lilia plenis

Bienheureux les Cœurs purs, car ils verront Dieu.

Sous la Nuit triste des Angoisses et des Doutes,
Mes frères, attendons Celui qui va venir,
Un bâton à la main, sur nos mauvaises Routes :
Celui-là seul saura pardonner et bénir.

Préparons au Pasteur de nos Ames errantes
Un accueil ingénu qui l'attendrira mieux ;
Oublions sans regret les Sciences méchantes ;
Avec des yeux d'enfant regardons vers les Cieux !

Par les jardins naïfs, tranquilles et mystiques,
Monte dans sa splendeur la sainte floraison :
Hâtons-nous de couper les fleurs hiératiques,
Car le Matin sourit au bord de l'horizon.

Voici les bouquets blancs que le Méchant ignore ;
Voici les lis que nul n'a touchés ni cueillis ;
Sur les chemins où Dieu doit venir à l'Aurore,
Des lis !... Jetez des lis !... A pleines mains !... Des lis !...

Pendant que l'Aube met au ciel ses reflets pâles,
Mêlons avec des lis tous nos Désirs défunts ;
A larges mains jetons les odorants pétales :
La Route immaculée est pleine de parfums !...

— « Seigneur ! Nous T'avons fait un chemin de victoire !
Sur nos rêves d'hier pose Ton pied divin !
Que Ton royal Soleil surgisse comme un phare...
Viens à nous dans l'éclat du céleste Matin !...

Nous avons eu, malgré la Nuit et ses longs voiles,
Un jour mystérieux et providentiel :
Sur nos derniers apprêts veillèrent les étoiles,
— Lys éclos sous Ta Main dans les Jardins du Ciel ! »

— Sur l'horizon lointain le Pasteur se dessine ;
Son bras se lève pour bénir dans la Clarté...
Il vient à nous... Voici qu'Il descend la colline...

— L'odeur des lis convient à sa Divinité.

Rosa mystica

Fleur de mystère, en plein azur jadis éclose,
Vous n'êtes pas l'emblème héroïque, la Rose
Aux prodigieux souvenirs,
Qui, pour donner l'ardeur à ses couleurs trop pâles,
Sous les gibets païens étendait ses pétales,
— La Rose rouge des Martyrs !

Maintenant, dans le ciel plein de murmures calmes,
Le sang ne coule plus sous le fer des bourreaux,
Et les Persécutés d'autrefois, les Héros,
Chantent l'hymne de gloire en brandissant leurs palmes !

Vous n'êtes pas non plus, ô Rose d'Israël,
La Fleur de ces Voyants chantant l'Emmanuël,
Echevelés dans les tempêtes,
Dont le Seigneur brûlait la lèvre de ses feux ;
Vous n'êtes pas, dans la splendeur sainte des Cieux,
La Rose sombre des Prophètes ;

Car ces hommes auxquels nul vivant n'est pareil
Ont cessé d'appeler l'aube sous le ciel sombre ;
Après les temps vêtus de Nuits et tissés d'Ombre,
Ils boivent à longs traits un éternel Soleil !

Vous n'êtes pas la Fleur de cette multitude
Dans laquelle, le cœur empli de lassitude,
Nous cherchons des Intercesseurs,
La Fleur de ces Autels que l'Eglise modèle,
En y plaçant pour nous quelque nouveau modèle,
— La Rose d'or des Confesseurs !

Ils ne sont pas de ceux qui brisent tous les voiles,
Qui vont jusqu'au Mystère insondable et sans fin,
Et qui chantent là-haut, près de l'Agneau divin,
Le cantique d'Amour au milieu des Etoiles !

— O Vous qui fleurissez sur le sacré Parvis
Je Vous dirai comment, un beau soir, je Vous vis ;
Sous le tremblant éclat des cierges,
Au sein d'une corbeille éclatante de lys,
Vous étiez, au milieu de pétales pâlis,
La Rose sans tache des Vierges !

Vous aviez l'idéal du Blanc, — la Pureté,
L'éclat du jour des cieux serein et magnifique ;
Et je Vous reconnus alors, Rose mystique,
A la blanche splendeur de la Virginité.

Car, nous le savons bien, parmi la nuit des Ages
Emportés au torrent des monstrueux orages
Où le Monde hésite, troublé,
Et tente d'abaisser l'azur près de la terre,
Ce qui fait Votre gloire, ô Rose de mystère.
C'est Votre Blanc immaculé !

*
* *

Nous, les « pauvres pécheurs » du Salut liturgique,
De loin nous contemplons, dans le jardin des cieux,
Briller Votre Beauté d'un reflet radieux,
— Et nous Vous adressons cette ardente supplique :

« Si laissèrent nos mains traîner sans dignité
Nos robes d'innocence aux flots d'impureté,
— Fangeuse et sinistre avalanche,
Ah ! conservez, du moins, comme un sombre enclos,
Dans nos cœurs dévastés, frissonnants de sanglots,
Une timide rose blanche ;

» Fleur de pitié, donnée aux Chastes en esprit
Qui parfume de son odeur la Vie entière,
Et met sur nos péchés un nimbe de lumière,
— Mystique floraison du Repentir contrit ;

» Afin qu'au dernier jour, nous, Méchants et profanes,
Nous puissions Vous offrir ses grâces diaphanes,
Son calice frêle et tremblant,
Et que ce soir de Deuil et d'Horreur affolée
Devienne par Votre aide, ô Rose immaculée,
La joyeuse fête du Blanc ;

» Fête où Sion sera d'argent fin recouverte,
Où tout resplendira d'un éclat sans pareil,
— Cependant que prendra la place du Soleil
Une immortelle Rose au fond du ciel ouverte !... »

L'idéale Basilique

Or, j'ai rêvé le Ciel comme une Cathédrale,
Avec des voûtes où pendaient des étendards
Et des lustres remplis de cierges en spirale.

Des vitraux flamboyaient ; au milieu des soudards,
Le Roi-Christ y tombait, portant sa Croix divine ;
Sébastien y saignait, percé de mille dards ;

Ulcérée, y priait dans l'angoisse, Lydwine ;
Jérôme, se frappant le cœur de durs cailloux,
Y sanglotait au fond d'une abrupte ravine ;

Tous les crucifiés de l'Amour, tous les fous,
Dont le front maintenant se nimbait de lumières,
Y paraissaient sous les clartés d'un soleil doux.

Des exemples sans fin coloraient les verrières :
Ici, Grégoire avec l'Oiseau divin ; plus loin,
Thomas d'Aquin rythmant les chantantes prières ;

Et, toujours enflammé du céleste Besoin
De fuir le Monde et d'être ignoré, Benoît Labre,
Tout loqueteux, était accroupi dans un coin.

Dans la rosace, en haut, le bon Roy Loys, glabre
Et pâle, d'une main sortant du bleu mantel
Refusait le Koran, et l'Empire, et le Sabre ;

Et les Rois : Ferdinand, défenseur de l'Autel,
Henry, Kanut, Etienne, Edouard d'Angleterre
Et d'autres, entouraient le Monarque immortel.

*
* *

Et c'était une église immense. Le Mystère
Sortait des murs, tombait des nefs. Les bas-côtés
Fuyaient sans fin, et des cryptes couraient sous terre.

L'Hosannah, gravé sur les piliers incrustés
D'or, était encadré d'étonnantes sculptures
Où les dogmes divins étaient représentés ;

Et dans le chœur lointain où brillaient les peintures
Des derniers jours du Monde, — avec leurs manteaux blancs
Se tenaient les gardiens de Rome, aux mains très pures ;

Ils élevaient encor leurs maigres doigts tremblants
Dans le geste qui lie et qui brise ; et l'extase
Illuminait leurs yeux de ses rêves troublants ;

Et sur l'immense Autel qui du faîte à la base
Resplendissait, ayant en lui le Saint des Saints,
Ils brillaient comme sur l'or d'un iconostase !

— Les Vierges se pressaient ensuite en longs essaims
Auprès du sanctuaire ; et des cantiques almes
Montaient avec l'encens fumant dans les bassins.

Et, par dessus tous ces reflets chastes et calmes,
Les Martyrs empourprés, rangés près de la Croix,
Héroïques, dressaient une forêt de palmes.

— Les Assistants étaient innombrables : les Rois
Avec le cercle d'or, et les Barons fantômes
Descendus maintenant de leurs hauts palefrois ;

Les Moines ; les Soldats sous l'acier de leurs heaumes,
Se coudoyant, comme au temps des combats fameux ;
Les mystiques chercheurs du meilleur des Royaumes ;

Tout cela se dressait en prière à mes yeux.
— Et, des orgues que Dieu construisit pour Cécile,
Tombèrent tout à coup des sons mélodieux.

*
* *

Ces orgues me semblaient comme une immense Ville
D'argent et d'or, où les tuyaux, sveltes clochers,
Logeaient la Mélodie au pas grave et tranquille.

Et des Anges, là-haut, près de ces tours juchés,
Avec des harpes, des sambuces, des cithares,
Chantèrent, dans des flots d'encens effilochés :

« Nous Te louons, Seigneur, au milieu des fanfares,
Nous Te glorifions, Seigneur, Père Eternel,
Comme la Terre avec ses peuplades barbares !

» Loin du Siècle pécheur, impudique et charnel,
Nous disons : Saint, saint, saint, le Maître des Armées !
On doit Le célébrer en un chant solennel.

» Les Apôtres clamant des hymnes enflammées,
Les Prophètes et les Martyrs disent encor
Avec l'Eglise et ses Ouailles alarmées :

» Louange au Père, Dieux jaloux, Dieu bon, Dieu fort !
Au Fils qui vint combler la Promesse biblique,
Qui pour l'Homme a souffert la Détresse et la Mort !

» A l'Esprit-Saint par qui tout s'éclaire et s'explique !
— O Christ, Fils Eternel, Roi de Gloire, Seigneur,
Vous avez triomphé du Pouvoir diabolique ;

» Pour sauver l'univers, Vous n'eûtes pas horreur
De la Chair, de la Vie, et des longues Souffrances...
Du Sépulcre effrayant Vous sortîtes vainqueur !

» L'Horizon flamboya de vastes Espérances ;
Le Royaume des Cieux s'ouvrit par Votre Main,
Pour les Croyants qui n'ont pas peur de leurs croyances.

» Aussi nous Vous louerons dans les Siècles. Amen.

III

Les Paroles

Appel

A tous mes frères de *La Lutte*.

O vous tous qui rêvez de vagues bucoliques,
Et, le front incliné, cherchez des cieux nouveaux,
Elevez vos regards, et calmez vos cerveaux...
Suivez-moi dans la Voie et l'Aube catholiques !

Frères ! Quittez Baal et l'impure Astarté !
Vers l'Infini divin voguons à pleines voiles,
Et faisons route, l'œil fixé sur les Etoiles,
Blanches comme les lis, comme la Chasteté !

Marchons vers l'Eternel sans chansons érotiques ;
Des roses du sentier ne chargeons pas nos mains.
Nos regards levés vers de nouveaux Lendemains
S'absorberont dans l'or des célestes Portiques.

Oui, nous nous en irons dans ce monde troublé,
Chantant l'Amour divin, le Rêve et la Prière,
Ayant autour du front un cercle de lumière,
Et frémissant aux vents comme l'épi de blé !

Et sur nous passera le souffle ardent du Père ;
La voix de l'Eternel fera trembler les cieux ;
Et notre cœur ouïra, grave et silencieux,
Dans l'azur enflammé Quelqu'un disant : « Espère ! »

Et quand, derrière nous, saignant sur l'horizon,
Le soleil s'éteindra lentement sous les arbres,
Nous nous redresserons, graves comme des marbres,
Dans nos manteaux rougis de son dernier rayon.

C'est sur ces fonds d'émail, adorant Dieu sans trêve,
Au décor triomphal des couchers de soleil,
Que nous crierons à tous le moment du Réveil,
La mort de la Raison et la Gloire du rêve !

« Peuples, prêtez l'oreille et soyez attentifs !
L'homme doit rompre enfin avec le Mal immonde ;
L'olivier pacifique apparaît sur le monde,
Pour nous rendre à jamais les Edens primitifs !

» Plus de cris étouffés de mourants qu'on égorge ;
Plus d'appels de buccins guerriers dans le lointain ;
Mais des drapeaux de soie en style byzantin,
Où flotteront, dorés, Saint-Michel ou Saint-George !

» Les azurs déploieront leur immense éventail,
Et sur les prés verdis, les bois d'un vert plus sombre,
Les robes de lévite et sans tache et sans ombre
Se détacheront comme en un vaste vitrail ! »

— Poètes, pour marcher à cette gloire insigne,
Pour avoir ce bonheur, ce destin radieux,
Elevons nos regards et contemplons les cieux :
Suivons le doigt divin du Christ qui nous fait signe !

Harmakhis

A Florentin Loriot.

Harmakhis, accroupi dans l'infini des sables,
Séparé des humains, loin du siècle charnel,
Ecoute s'égrener des bruits insaisissables.

Depuis quatre mille ans, au désert solennel,
Laissant son œil se perdre aux loins infranchissables,
Eternel, il s'absorbe en un rêve éternel.

Impassiblement raide en sa robe de pierre,
Morne témoin créé par un Peuple inoui,
Ce Sphinx paraît chercher, dans l'ombre, la lumière
D'un soleil primitif dans le sable enfoui.

— Ainsi, Poète, attends, sans baisser la paupière,
L'Astre divin, depuis longtemps évanoui,
Jusqu'au jour où le chaste encens de ta prière
Le fera resplendir à ton œil ébloui !...

Chanson

Pour le bon Poète catholique Louis Gillet.

Malgré les chagrins, ô Poète, chante,
Et, voyant le But, dis-toi bien : « J'irai ! »
Laisse s'agiter la Foule méchante ;
Clame à tous les vents le culte du Vrai !

Sans faiblir jamais sous les jours néfastes,
Abreuve les cœurs de flots d'infini ;
Redis la blancheur des tuniques chastes,
Et le triste orgueil du Rêve fini !

Guide vers la paix de nos Basiliques
Les cœurs ulcérés, mendiants d'Amour,
A l'heure où s'éteint l'élan des cantiques,
Où dans les vitraux rouges meurent le jour.

Dis les Séraphins, ailes toutes grandes,
Les Martyrs sanglants montant vers les cieux,
Les Vierges filant le lin des légendes,
Tout ce que croyaient nos rudes Aïeux !

— Que jamais ton vers ne souille ton Ame !
Qu'il plane au dessus de nos vains combats,
Et, la vie étant un ignoble drame,
Regarde l'Azur et tends lui les bras !

— Comme un frêle oiseau quittant notre terre,
Les yeux attirés par le soleil d'or,
S'en va s'enivrer de chaude lumière,
Et, montant toujours, veut monter encor,

O Poète, monte à travers l'espace,
Et ne dis jamais : « Descendons ! Assez ! »
Monte vers le ciel sans laisser de trace,
Sans te souvenir des Désirs passés !

Et, comme l'oiseau qui, perdant ses plumes,
Tourne enfin, brisé, sans force, ébloui,
Un jour oubliant la terre et ses brumes,
Tu ne verras plus le monde enfoui ;

Et si la Mort vient, chante ta victoire !
Elle t'ouvrira l'orbe de clarté,
Où meurt toute fange, où flambe la Gloire,
Où vit à jamais la sainte Beauté !

— A ce but divin immole la Joie,
La Rose qu'on peut cueillir au chemin,
Et, pour t'en aller où Dieu nous envoie,
Laisse de côté le bonheur humain !

Ta vie elle même, Ami, que t'importe,
Si tu peux rythmer la bonne Chanson,
Si ton geste peut ouvrir une porte
Sur quelque sublime et vaste horizon !..

L'Enfant

A François Coppée

Dans l'Etable où flamboie une lueur stellaire,
Où des Jours irréels illuminent la Nuit,
Loin du Péché dont l'ombre aux veux de l'Ame nuit,
Dans l'Etable qui s'ouvre, hospitalière et claire,

Les Princes des Gentils, les Rois et les Savants
Sont mêlés avec les Bergers, porteurs d'hommages ;
Tous se prosternent, recueillis, Rustres et Mages,
Ainsi que les blés mûrs sous la force des Vents.

Agenouillés, les visiteurs, l'âme angoissée,
S'efforcent vainement de poser leur pensée,
De définir l'émoi de leur être étonné ;

Et, pour chercher le mot que leur cœur ne sait dire,
Leurs regards, qu'un aimant mystérieux attire,
Se fixent ardemment sur l'Enfant nouveau-né.

*
* *

O vieux Siècle inquiet, toujours railleur et blême,
Voici Noël et son cantique triomphant ;
Descends à Bethléem, contemple cet Enfant
Pour trouver la réponse à l'éternel Problème ;

Epelle sur Son front, Siècle au rictus moqueur,
La suprême Beauté des Huit-Béatitudes ;
Sur Ses gestes naïfs calque tes attitudes ;
Sur Ses pures Amours façonne ton vieux cœur !

— Poème glorieux et divin de l'Enfance,
Redis-nous la Douceur qui pardonne l'offense,
L'ignorance du Mal, et la splendeur du Blanc

Le secret du Bonheur se révèle en tes rimes,
Et palpite au milieu de musiques sublimes
Sur la crèche où vagit l'Emmanuel tremblant...

Le Noël du Siècle

Au très pur Artiste Henri Mazel.

Sur le chemin des temps, harassé, le front pâle,
L'Homme, ce voyageur éternel, arrêté,
Attend en vain, au bord de l'horizon, l'Etoile,
Messagère du Ciel et de la Vérité.

Vagabond sans abri, la besace pendante,
Accroupi sur le bord d'un fossé, — les cheveux
Epars, — sentant grandir son angoisse navrante,
Il jette son regard mélancolique aux Cieux.

La pourpre qui, longtemps, rougit le crépuscule
S'est noyée au milieu des vastes ombres ; puis,
Le Silence, geôlier de l'immense cellule,
A fermé lourdement les portes de la Nuit.

Plus de Soleil et plus d'Espérance ! — Ténèbres
Partout : dans les esprits, dans les cœurs... Et partout
Le Doute universel monte des noms célèbres,
Et le Rêve nous ment, et le Savoir est fou !

Or, après deux mille ans, l'Homme a perdu la trace
Du Guide qui marchait, sublime, devant lui ;
Au hasard des sentiers son doux profil s'efface..
Le céleste Passant aux yeux bleus qui s'est enfui.

— Et, rêvant aux péchés de son âme blasée
A ses iniquités qui montent comme un flot,
Le fils du Siècle impur, sans but et sans pensée,
Dans son morne abandon frissonne d'un sanglot.

*
* *

Tout à coup, de là-bas, d'une Cité lointaine
Qui découpait ses tours sur le noir horizon,
Il vint, comme un écho mourant de cantilène,
Des sons grêles, rythmés de rustique façon ;

C'était un chant naïf d'Espérance et de Joie
Qui tombait lentement des cloches, comme si,
Prenant pitié du voyageur cherchant sa voie,
Un archange voulait le ranimer ainsi ;

Et sur l'Homme couché près des joncs et des prêles,
Voici que, du Midi jusqu'au Septentrion,
Le firmament s'emplit d'Anges aux formes frêles,
Jouant de la cithare et du psaltérion.

Les clochers endormis dans les villages proches
Se mirent à sonner, se réveillant soudain ;
Et les Anges, mêlant leurs voix aux saintes cloches,
Chantaient à l'unisson pour le vieux Pèlerin :

« Noël, ô Siècle las ! Noël, ô Siècle triste !
Ainsi qu'aux premiers temps le Maître est revenu !
Laisse-là ta fatigue et tes pleurs d'Egoïste !
Vers la Cité de paix suis le Dieu méconnu !

« O Mendiant d'amour ! Voici Sa plaie ouverte !
C'est pour toi que l'Agneau vient se livrer aux loups !
Tu pleures ? — Voici la Miséricorde offerte !
Va baiser humblement Ses pieds troués de clous !

« Toi qui blasphèmes, crois ! Toi qui trembles, écoute !
Elle vient la lueur du Matin éternel !
Vagabond désolé qui doutes sur la Route,
Des filets de clarté brillent au bord du Ciel !

« Relève-toi ! voici l'heure mystique ! marche !
Les douze coups sacrés ont sonné ; que ta main
Reprenne le bâton noueux du Patriarche :
Les croix et les clochers te montrent le chemin.

« Reviens ainsi, reviens aux jours de ton enfance ..
Abjure tes erreurs ; les nuages s'en vont !
Lève le front ! Vois-tu le firmament immense
Qui resplendit avec un nouvel Astre aux fond ?

« Assoiffé d'idéal, espère encor l'eau fraîche !
Le Plaisir et l'Orgueil ne désaltèrent pas...
Avant le jour descends près de l'ancienne crèche,
Et comprends la grandeur des douleurs d'ici-bas ! »

*
* *

Et tandis que, là-bas, les cloches triomphales
Parmi la claire nuit carillonnaient Noël,
L'Homme, le front levé sous la paix des Etoiles,
Reprenait sans faiblir son chemin éternel.

Christ

A Charles Brun.

Les bras tendus sur une croix monumentale,
Un vieux Christ se dressait au détour du chemin.
Et moi, voyageur las, cherchant mon lendemain,
Je m'assis à ses pieds, inclinant mon front pâle.

En bas, dressant en l'air trouble et vibrant de bruit
Ses toits empanachés de ténébreuses houles,
La ville, qu'emplissait le tumulte des foules,
S'écrasait sous un dais de brouillard et de nuit.

Tout un souffle de vie attentive et cruelle
Avait voilé les cieux de son effort du jour,
Et tout, jusqu'à l'Honneur, la Science et l'Amour,
Vivait en ignorant la Splendeur éternelle ;.

Et vainement le Christ montrait aux ulcérés
Son Cœur blessé, Son Chef sanglant, Ses Mains clouées,
Car cet écroulement énorme de nuées
Cachait aux malheureux Ses stigmates sacrés

En écoutant monter de la Ville lointaine
Le fracas des marteaux, le roulement confus
Du mouvemeut caché dans ses replis, je fus
Saisi d'une douleur étrange et surhumaine ;

Car je songeais à ces vivants privés de ciel,
A ces lutteurs penchés chaque jour sur leurs tâches,
A ces forçats rivés par d'étroites attaches,
Et peînant à travers ce bruit torrentiel ;

Et, si je l'avais pu, j'aurais voulu, d'un geste,
Chasser, comme autrefois les dieux grecs ou latins,
Tout ce brouillard épais aux horizons lointains,
Pour leur dire : « La Terre est néant! Le Ciel reste! »

Pour élever ces fronts vers l'Idéal vermeil,
Inonder leurs regards des clartés éternelles,
Et contempler enfin, au frisson de leurs ailes,
Ces âmes s'en venir s'échauffer au soleil !...

— Comme pour augmenter ces tristesses si vraies,
Il me sembla que, sous le couchant empourpré,
Dans les rougeurs du Soir baignant son corps sacré,
Le Christ mélancolique avait rouvert Ses plaies...

— Mais la Nuit se leva, jetant son bleu manteau,
Et tandis qu'au zénith elle attachait ses voiles,
Sous le vent frais de l'ombre, aux premières Etoiles,
Le nuage écrasant s'évanouit bientôt.

Maintenant, au dessus de l'Univers coupable,
Les Astres scintillaient de reflets d'Infini,
Et, sublime, sur son piédestal de granit,
Le Christ semblait bénir dans sa pose immuable...

Donc, après la Douleur, le Travail accablant,
L'Homme pouvait venir, la besogne finie,
D'un mouvement du cœur, devant la Croix bénie,
S'élever jusqu'à Dieu dans un mystique élan...

*
* *

— O Fils du Charpentier, ô Travailleur sublime,
Par Ton Labeur divin tout est sanctifié,
Et l'Homme, en contemplant Ton Corps crucifié,
Oublie et sa rancœur et sa révolte intime !

— Et ceux-là qui s'en vont parmi nous, quelquefois,
Brandissant le drapeau des Rébellions folles,
Disant à l'Ouvrier les mauvaises Paroles,
N'ont jamais élevé leurs regards vers Ta Croix !

Charité

A mes chers amis de l'*Ame latine*.

I

Jusqu'à la fin des Temps, jusqu'à la Nuit suprême,
On verra se traîner sur les bords du Chemin
Des mendiants, des ulcérés tendant la main,
Poussant une clameur morne, — toujours la même.

Rien ne pourra chasser leur cortège anxieux ;
Ni l'évolution lente et sûre des Ages,
Ni les lois des Puissants, ni les rêves des Sages,
Ni le superbe effort des Peuples vers le Mieux.

Car dans la sombre Nuit où s'agite le Monde
Le Juste aux yeux d'azur sous ses longs cheveux roux
Dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ! »
Et rien ne fait mentir Sa Parole féconde.

Parfois, ne pensant plus à Son Sang Rédempteur,
Les malheureux, rongés de fièvre jusqu'aux moëlles,
Regarderont avec défi vers les Étoiles,
Et montreront le poing à l'ancien Guérisseur.

« Pourquoi, lui diront-ils, Dieu puissant, Dieu de gloire,
Etre venu vers nous pauvre, obscur et souffrant,
Et sur Ton Golgotha saigner en nous offrant
La coupe de Douleur si répugnante à boire ?

« Tu pouvais nous donner la Joie, et non le Deuil !
Le Paradis ancien perdu par notre faute,
Tu pouvais nous le rendre, ô Christ, et, comme un hôte
Souriant, accueillir les Foules sur le seuil.

« Mais que nous fait Ta Croix ? Nos tristesses sont vraies,
Et, pour nous soulager, loin du Renoncement,
Loin du Rêve qui tue, et l'Espoir qui ment,
Comme autrefois, pourquoi ne pas panser nos plaies ?

« Non ! Tu n'as pas voulu d'un geste nous guérir !
Nos douleurs font Ta Joie extatique et cruelle...
Tu nous as condamnés à la Plainte éternelle,
Aux larmes ruisselant sans jamais se tarir ! »

— Et même, quelquefois, oubliant la Prière,
Sur leur semblable heureux armant leurs maigres bras,
Contre les oppresseurs et contre les ingrats,
Dans un cri de fureur, ils jetteront la pierre !

— Mais alors, dominant la bataille et les coups,
Du fond des cieux, toujours calmes et magnifiques,
La même Voix dira les Paroles magiques
Qui versent la douceur aux Hommes : « Aimez-vous ! »

. . . . . .

Oui, c'est là le salut ! L'Amour fait la Justice !
Dans la Balance trouble il met un poids égal...
Il faut l'Amour afin que s'effondre le Mal,
Afin que le Bien, comme un soleil, resplendisse !

Pour chasser à jamais la vieille Iniquité,
La faire évanouir ainsi qu'un vain fantôme,
Le Christ, le Guérisseur sacré, nous dit le baume,
Et ce baume immortel se nomme : Charité !

II

A l'appel du Verbe fait homme,
Puissants d'ici-bas, répondez !
C'est vous qu'en Sa pensée Il nomme !
Sur les malheureux répandez
Discrètement, avec mystère,
L'or, ce fruit divin de la terre,
Dont le riche est dépositaire ;
Et, versant le métal vermeil
Qu'ont manié des mains impures,
Calmant les anciennes blessures,
Au fond des demeures obscures
Vous ferez entrez le soleil !

Savants, donnez votre science !
Descendez vers les Affamés !
Que pour votre cerveau qui pense,
Les ignorants soient bien-aimés !
Dites-leur la bonne parole
Qui réconforte et qui console,
Et, songeant à la parabole
De Lazare au sein d'Abraham
Et du Riche au fond de l'Abîme,
Pensez : « l'Egoïsme est un crime, »
Et répétez le mot sublime :
« *Misercor super turbam !* »

Vous, Apôtres, dont l'œuvre sainte
Est de prêcher la Charité,
Prêtres, rapprochez-vous sans crainte
Du travailleur de la Cité ;
Enseignez-lui la règle vraie ;
Mettez un baume sur sa plaie,
En lui montrant, après l'ivraie,
Le froment somptueux du Ciel ;
Soyez pour lui toujours un frère :
Que votre robe téméraire,
Frôlant sa blouse roturière,
Unisse le Peuple à l'Autel !

— Donnez ! Aimez ! Le sacrifice,
Voilà le vrai dogme divin,
Et, sans lui, l'humaine justice,
Cherchera l'équilibre en vain !
L'un par l'autre apaisant nos doutes,
Nous irons unis par les routes,
Et les haines s'enfuiront toutes
De l'univers pacifié,
Car le Monde aura vu l'exemple,
Comme un Prêtre du fond du temple
Qui, l'œil extasié, contemple
Tout là-bas le Crucifié !

. . . . . .

Voyez ! Voyez ! le ciel se dore
Et prend des teintes de métal,
Annonçant à nos yeux l'Aurore
De quelque soleil triomphal ;
Voici que se disperse l'Ombre ;
Des flots de nuages sans nombre
S'évadent vers l'Occident sombre ;
Nos yeux ne s'obscurcissent plus ;
Et, pressentant l'Aube prochaine,
Au milieu de l'immense plaine
Où souffre la famille humaine,
Les clochers sonnent l'Angélus !

A une Enfant

—

Pour Mademoiselle GABRIELLE DE M***

Enfant, aux triomphaux accords des orgues, pleines
De l'exultation de l'Amour infini,
Loin des noirs ici-bas, dans l'Asile béni
Où ne s'agitent plus les craintes et les haines,
Où, seule, resplendit la sainte Vérité,
Vous irez au Seigneur offrir la pureté
De votre âme. — Au milieu des pâleurs de la cire,
Vous verrez s'accomplir le surhumain Martyre
De Celui qui, pour nous, voulut naître et souffrir ;
Vous entendrez chanter les harpes angéliques,
Et, dans l'enivrement des voluptés mystiques,
Vous penserez que c'est là qu'il faudrait mourir.

Le moment solennel : un silence ; les actes
Avant la Communion.

Puis, le Prêtre, à l'Autel,

Vous bénissant du Corps du Seigneur immortel ;
Votre cœur s'attachant à Jésus par des pactes
Eternels ; puis la marche en granit, où le pied
Se pose, où la Prière ardente vous incline
Dans un élan de Foi qui demande pitié,
Pitié pour la Faiblesse et l'Enfance ; divine
Manifestation de la Bonté, le Christ
Descendant jusqu'à vous ; et la bouche du Prêtre
Murmurant le souhait par des rites prescrit...
Et l'Infini divin s'unissant à votre être :

Tout cela remplira votre cœur ingénu
D'extase ; et sitôt qu'en vous Il sera venu
Vous vivrez au milieu des grands battements d'ailes
Agités près de Lui par les Anges fidèles...

Au dessus de vos fronts, blanche moisson de lis,
Sembleront voleter des Esprits purs et calmes,
Qui seront, eux aussi, des lis blancs et pâlis
Agitant leur corolle en des frissons de palmes ;

A travers les vitraux, des rayons éclatants
Jetteront des couleurs plus vives sur nos têtes,
Et l'azur, rempli des effluves du Printemps,
Chantera les chansons triomphales des fêtes !

— Et vous dans le délice insondable, à genoux,
Dans un de ces bonheurs ineffablement doux
Que les bontés de Dieu sur nos sentiers parsèment,
Si près du cœur du Christ vous penserez à nous,
Et vous prierez un peu pour tous ceux qui vous aiment...

Marthe et Marie

A Madame la Marquise de Panat,
très respectueusement.

Loin de la Scène et des Acteurs, languit le Drame,
Comme un arbre attendant qu'Avril remonte aux cieux ;
Dans l'hiver de l'Oubli, votre geste pieux
Prit mes vers et les fit fleurir... Merci, Madame !

A. P.

Marthe et Marie

I

YSEULT.

Ils sont partis, ils sont partis pour la Croisade.
Vers les bleus horizons, vers les lointains troublants,
Et j'ai vu s'éloigner leurs gonfanons tremblants
Dans un grand frisson d'or agitant leurs plis blancs...
Ils sont partis, ils sont partis pour la Croisade.

Je les ai vu s'enfuir vers les lointains troublants...
Les jours vont s'écouler, monotones et lents,
Tristes toujours, des clairs matins aux soirs sanglants !
— Ils sont partis, ils sont partis pour la Croisade.

Adieu, vous qui partez, houleuse cavalcade,
Vers les bleus horizons, vers les lointains troublants,
Pères et fiancés aux gonfanons tremblants,
Le cœur gonflé d'espoirs épiques et sanglants,
Fiers chevaliers, vous qui partez pour la Croisade !

II

YSEULT — YVELINE

YVELINE

Je songeais, au jardin, en regardant un lis,
Je rêvais aux passés si vite ensevelis,
Aux bonheurs d'ici-bas, cruels ou pacifiques...
— Comme l'on prie au sein d'un jardin plein de lis !
Leur odeur est comme l'essence des cantiques,
Et puis leur blanc est si candide et si divin !
Ah ! nous le contemplons, hélas ! toujours en vain,
Asservis au contract de nos désirs profanes...
Oh ! les lis ! oh ! ce blanc, ce blanc, ce blanc divin,
Blanc des robes d'Archange aux longs plis diaphanes,
Blanc des Madones aux manteaux lamés d'azur,
Blanc des Aurores qui pâlissent le ciel pur,
Blanc des sons effeuillés des Angélus mystiques,
Des prières d'amour dans le vol des cantiques,
Reflet calme des doux banquets eucharistiques,
Blanc de Virginité sans tache, blanc très pur !
— Fleur chaste verse en moi l'Amour qui fait les vierges !

YSEULT

As-tu mis près du Saint son lourd taillis de cierges
Pour les bons chevaliers qui partent du pays
Et vont chercher la mort sur de lointaines berges?

YVELINE

Je songeais, au jardin, en regardant un lis.

YSEULT

Toujours rêver! Toujours poursuivre des chimères!
Là n'est pas le devoir : c'est à nous de veiller,
De diriger nos gens, de toujours travailler,
De garder la maison, d'être épouses et mères!
— Crois-tu-donc servir Dieu par tous tes songes d'or?
Mets au monde pour Lui des chrétiens au cœur fort,
Rends les pieux et bons : puis, aux jours des batailles,
Jette-les hardiment pour Lui dans le combat,
Et sois la Femme forte aux fécondes entrailles
Qu'aucun chagrin amer ou terrible n'abat!
— Et Dieu te sourira dans son firmament calme.
Quand tu mourras, dans ton grand lit à baldaquin,
Et que tu sentiras venir à toi ta fin,
Tu pourras dans Son Ciel aller cueillir ta palme!

YVELINE.

Être épouse, être mère... O bonheurs trop humains !
— Monter vers l'Infini par de vagues chemins,
Aller dans l'Idéal chercher l'Epoux superbe,
Dans les moissons du ciel aller couper sa gerbe,
Et revenir parfois près de terre, les yeux
Troubles d'avoir longtemps goûté l'amour des cieux...
Mortifier sa chair, laisser croître son âme ;
Et, comme au sanctuaire obscur, quelque humble fleur
Naît et s'épanouit sous les vitraux de flamme,
Dans les parfums discrets de son amour se pâme,
Et finit par mourir de joie et de douleur,
— Vivre ainsi seule avec le Jésus de l'hostie,
Lui donner sa pensée, et son souffle et sa vie,
Et puis mourir un jour aux marches de l'Autel
Pour s'en aller fleurir près de Lui dans le ciel,
— Voilà le songe d'or qui berce ma pensée,
Et pourquoi, parmi la floraison commencée,
Songeant au vrai bonheur, songeant au Paradis.
Je rêvais, au jardin, en regardant un lis !

YSEULT

Mais sais-tu les soupçons que tes discours me donnent ?
Je crains que, maintenant, tu ne quittes les tiens
Pour aller t'enfermer dans un moutier de nonnes !

YVELINE.

Peut-être oui. J'irai, je quitterai mes biens,
Mon nom, le vieil éclat de ma famille ancienne,
Et toi-même, ma sœur...

YSEULT.

Que la raison te vienne
Pour écarter tous ces désirs ! — En ce moment
Le royaume du Christ, vide de soldats, pleure,
Et notre sablier marque la mauvaise heure !
L'hymen devient pour nous un devoir maintenant :
C'est à nous de fonder les races héroïques !...

YVELINE.

Qu'importent les guerriers, même les plus stoïques,
Si croulent dans la nuit les milices mystiques ?

YSEULT.

Cinq de nos chevaliers valent tout un couvent !

III.

YSEULT, YVELINE. — ALAIN.

ALAIN.

Voici le doux printemps revenu : Très subtils,
Des parfums inconnus chantonnent un air vague...
— Oh ! comme les grands lis laissent monter leur âme
Dans l'émeraude au reflet d'or de leurs pistils !...

Si tout est renouveau, hélas ! tout est mystère ;
Dans l'ombre où nous allons nul flambeau n'a brillé ;
Croire ! Avoir cette foi que donne le Baptême,
Garder son âme en fleur, — page blanche, où Dieu même,
Après avoir fait l'œuvre, a voulu la signer !...

— Ah ! j'ai cherché longtemps comme les hirondelles,
Le pays fabuleux où mon cœur pourrait vivre...
Mais mes désirs, — oiseaux trop souvent infidèles —,
Se sont enfuis si loin que je n'ai pu les suivre !

— Le printemps verse en moi l'inquiétude amère
Des questions sans fin qui tourmentent mon rêve...
Et flottent des parfums étranges et subtils...
— Oh ! comme les grands lis laissent monter leur âme
Dans l'émeraude aux reflets d'or de leur pistils !...

YSEULT.

Continuez, tous deux ! Divaguez, mes enfants !
Moi, je vais surveiller le travail de mes gens. —

IV.

YVELINE. — ALAIN.

YVELINE.

Christ, comment Te bénir ? Comment l'Ame tremblante
Pourrait-elle balbutier
Le chant digne de Toi, l'oraison calme et lente
Qui saurait te remercier ?

Tu nous as tout donné : la Vie et la Science,
Celle qui vient mourir en Toi,
L'Amour du Beau par qui fleurit l'Intelligence,
Et le flambeau divin : la Foi !

Pour nous garder des maux qui grèvent la Matière
Tu nous as permis de souffrir,
Et Tu viens embaumer notre existence entière
De Ton mystique souvenir.

Et puis, par-dessus tout, Merveille des merveilles,
Ton Corps prit la place du pain,
Et Tu voulus changer le vin ambré des treilles
En Ton Sang vivant et divin !

Plus haut que les amours banales de la terre,
Tu mis en nous l'Amour des cieux,
L'extase où l'on ne peut que trembler et se taire
Sans oser entr'ouvrir les yeux ;

Tu mis en nous l'ardeur chaste qu'on ne peut dire,
Où, parmi ses transports sacrés,
L'Ame éperdue, et s'étonnant de son délire,
Trace des cercles effarés !

Augmente en moi, Seigneur, ce désir qui me ploie,
Et fais que je suive Tes pas,
Abandonnant l'Orgueil, la Richesse et la Joie
Qui me retiennent ici-bas !

— Christ, le bonheur humain fane la fleur du Rêve !
Garde-moi de tout vain plaisir !
Que la gerbe qu'on fait à travers l'heure brève,
Je ne puisse pas la cueillir ! —

V.

YSEULT. — L'ERMITE. — ALAIN. — YVELINE.

L'ERMITE.

La paix du Seigneur soit avec vous !

YSEULT.

Sire moine,

Voici ma sœur.

L'ERMITE, (A YVELINE)

Salut, enfant. Dieu vous bénit.

YSEULT.

Mais vous que j'ai reçu dans mon vieux patrimoine,
Qu'êtes-vous ?

L'ERMITE.

Moi, je suis la voix de Jésus-Christ.
— On n'entendait que des chocs effrayants d'épée ;
On s'égorgeait, on se tuait pour quelques biens,
Et, taillant en morceaux les grands Etats chrétiens,
Les Barons oubliaient toute règle et tous liens :
Je suis venu chanter la nouvelle Epopée !

YSEULT.

Alors, c'est vous, c'est vous qui m'avez pris les miens!
Oui, c'est vous, le Prêcheur !

L'ERMITE.

Je suis Pierre l'Ermite.
— Huit jours déjà passés ils prenaient tous la Croix ;
Du Concile aucun d'eux n'a su prendre la fuite.
Ils étaient là, Barons, Soldats, Peuples et Rois,
Pressés d'abandonner leur domaine et leurs vices,
D'aller chercher au loin de formidables lices,
Pour reprendre aux Païens le Tombeau du Seigneur!
Il a suffi d'un cri, d'un geste, pour que l'Ame

De l'Europe, plongée en sa sombre torpeur,
Secouât, comme un vil fardeau, ses mauvais rêves
Et bondit d'un élan vers les lointaines grèves,
Sentant passer sur soi, dans un brusque réveil,
Un souffle, qui chassait au loin les lourds miasmes,
Et rallumait, avec l'ardeur d'un chaud soleil,
La sève des Espoirs et des Enthousiasmes !

YSEULT.

Ah ! leur devoir était, à tous ces chevaliers,
De rester près de nous, non de courir le monde !
La famille...

L'ERMITE.

Le Christ dit à ses alliés :
« Le Sacrifice est la seule vertu féconde !
Hommes, il faut jeter au loin, pour M'obéir,
Tout ce qui fait l'Orgueil, l'Envie ou le Plaisir !
Il faut ôter de vous jusqu'à son souvenir ! »
— C'est pourquoi j'ai voulu bouleverser le Monde,
Moi, pauvre être chétif, mais qu'inspirait le Christ,
Et j'ai montré pour tous un seul devoir écrit :
S'oublier pour le Dieu qui vint racheter l'homme !

YSEULT.

Cependant, les devoirs de chaque jour, pourquoi...

L'ERMITE.

Tout pour Dieu! Vous aurez le reste par surcroît...
— Ai-je jamais cherché mes habits ou mon toit ?
De Bysance à Paris, et de Paris à Rome,
Et de Jérusalem à Clermont, j'ai trouvé
Le gîte et le coucher ; sinon l'abri rêvé
C'était le ciel des nuits pullulantes d'étoiles
Où j'entendais passer des hymnes triomphales !
J'ai donc fait mon devoir parce que Dieu parlait.
Moi, je ne savais rien, mais le sait Paraclet
Animait mon regard, et mettait dans ma bouche
La grâce qui remue et qui trouble et qui touche,
Et tout s'est ébranlé, sans qu'en un seul instant
Je me sois occupé même du jour suivant!
— Ah! sacrifiez-vous femmes ; c'est la Loi juste !

YSEULT.

Ma sœur a donc raison, elle qui veut s'enfuir
Chez les nonnes?

L'ERMITE, (A YVELINE)

Enfant, vous avez ce désir ?
Êtes-vous pour cela préparée à souffrir ?

YVELINE.

A la grâce je crois et d'une foi robuste.

L'ERMITE.

Cette enfant a choisi la meilleure part.

YSEULT.

Quoi !
Lorsque s'en vont mourir loin de nous, pour la Foi,
Tant de nobles soldats, fonder une famille
N'est-ce pas le devoir suprême d'une fille ?

L'ERMITE.

Qu'importent les soldats, les armes et le fer !
Par la main d'une enfant Dieu peut sauver le Monde !
En Son pouvoir vous n'avez pas de foi profonde...
Ce qui nous sauve, c'est le Sacrifice offert ;
C'est la virginité blanche, immolée au Cloître,
Qui, fleur incomparable et sublime, veut croître,
En offrant son parfum supraterrestre à Dieu !
Sachez-le : le Seigneur opère ce qu'Il veut !
Il n'a donc nul besoin de nous pour Ses ouvrages,
Et malgré nos Barons et leurs rudes courages,
Le Tombeau restera captif des Mécréants,
Si nous ne prions pas pour l'œuvre des Géants !

— Les Cloîtres ! Les voilà, les hautes citadelles,
Qui, malgré les assauts, restent toujours fidèles ;
Voilà ce qui nous sauve et nous défend encor ;
Car, malgré nos efforts à tous tant que nous sommes,
La terre aurait croulé sous les péchés des hommes,
Sans l'offrande des lis aux étamines d'or !

L'Héroïsme guerrier n'est qu'un rêve et qu'un leurre,
La Science inquiète ouvre des yeux obscurs,
L'Ardeur se décourage, et la Foi sainte pleure,
Si la Prière n'ouvre pas les clairs azurs ;

Sans son souffle de feu, tout demeure stérile ;
Sans les nonnes, pleurant leur extase d'amour,
Le Monde rampe sous le joug de la chair vile,
Et cherche, — aveugle —, en vain quelque reflet de jour!

Sans les Vierges de Dieu qui prient pour nous le Père,
Les Peuples croupiraient sans âme et sans esprit ,
Et, le cœur desséché sous un vent délétère,
Révoltés, monteraient jusqu'au roc du Calvaire,
Essayant d'arracher de Sa croix — Jésus-Christ !

— Tout pour Dieu ! — Rejetez tout le reste, ô ma fille !
Amplement, Il suffit aux cœurs les plus ardents,
Quand on s'attache à Lui par d'éternels serments.
Que du cloître sur vous se referme la grille.

Désormais votre cœur vers le divin Époux
Montera, dans le chant des psaumes, dans les ombres
De l'encens, dans l'ampleur des grandes orgues sombres,
Dans les essaims tremblants des cantiques sans nombres,
Et parmi les parfums des fleurs, dolents et doux...

Allez, ma fille, allez. Je prierai Dieu pour vous.

YSEULT.

Yveline !

YVELINE.

Ma sœur !

YSEULT, A L'ERMITE.

Vous partez ?

L'ERMITE.

Je regagne
Ma route sans espoir de repos ; je le dois.
Je vais courir encore la plaine et la montagne ;
Dans tous les carrefours retentira ma voix.
— Je suis l'écho de Dieu qui parle aux Egoïstes,
Qui redit la chanson sublime de Jésus
Ouvrant sur l'infini des temps Ses deux bras tristes !
— Je dois, bénissant Dieu de Ses bienfaits reçus,
Continuer la route âpre qu'Il m'a tracée :
Tout est de Lui. Son rêve a rempli ma pensée ;
Je ne suis plus à moi ; c'est Lui qui parle et dit :
« Le Sacrifice est le secret de l'Evangile ! »

ALAIN.

Je veux te suivre dans ton labeur infini !
— J'ai compris le néant d'un idéal fragile ;
En Dieu tout est beauté, tout est splendeur, tout vit !
J'étais le rêveur lâche aux fausses espérances ;
Qui bâtissais un ciel sans dogme et sans croyances ;
J'ai vu l'inanité de nos efforts humains ;
Et, près de toi, cherchant un idéal plus vaste,
Un idéal qui nous console et rende chaste,
Je veux aller courir à travers les chemins !

L'ERMITE.

Viens donc ! Laisse tomber ton œuvre de tes mains
Plonge-toi dans l'ampleur des prières mystiques
Dont l'onduleux essor atteint le Paradis !
— Songe à Dieu qui donna l'éclat splendide au lis
Et le fit magnifique entre les magnifiques !
Songe à Dieu qui mit dans les bois mélancoliques
La gaîté des oiseaux aux chants mélodieux
Et les laissa vagabonder, insoucieux,

Sans qu'ils manquent jamais de nid ou de pâture !
— Viens t'enfuir avec moi dans la sainte Nature !
— Et puis, parfois, le soir, nous entrerons, très-las,
Dans les bourgs, dans les noirs castels, perdus là-bas
Dans leurs brouillards, dans leurs nuages, dans leurs brumes,
Et tu verras comment dans les cœurs oublieux
A l'écho de la voix du Seigneur se rallument
L'Amour du Sacrifice, et le Désir des Cieux !

TABLE

—

Pages :

MOI QUE SÉDUIT ENCOR 9

I. *LES RÊVES.*

QUAND MEME ! 13
SANCTUAIRE 14
SONNETS D'AUTOMNE : LE BOIS 16
LA LUNE 17
L'ETANG 18
AHASVÉRUS. 19
SPES. 22
LE MISSEL 24
LA DERNIÈRE LUNE 29

II. *LES PRIÈRES.*

OFFRANDE 35
MANIBUS DATE LILIA PLENIS 37
ROSA MYSTICA. 39
L'IDÉALE BASILIQUE. 43

III. *LES PAROLES.*

APPEL 51
HARMAKHIS 54
CHANSON 55
L'ENFANT 58
LE NOEL DU SIÈCLE 60
CHRIST 64
CHARITÉ. 67
A UNE ENFANT. 73
MARTHE ET MARIE 78

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003507653b

CE PQ 2631
.R26P6 1900
COO PRAVIEL, ARM POEMES MYSTI
ACC# 1239378

Les Reliures Caron
TEL: (819) 686-2089
(MTL) 255-5263

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 09 14 22 6